

La Machine (Nièvre) 27 Septembre 1896.

Bon ben cher ami,

Vous avez été bon de ne pas m'oublier
au milieu des préoccupations, qui ont retardé
votre départ définitif de Lamoen. Je souffre
de penser à ces inquiétudes inattendues et
particulièrement inopportunes aussi; en ce moment
des vacances passé par vous loin de vos familles,
que vous a causées la santé de Badam
Lacilles. Je compatis d'autant mieux à vos
sollicitudes, que j'ai à mes côtés un tempérament
délicat, excessivement susceptible aussi, avec les
surprises duquel il faut beaucoup compter.
Mais l'expérience m'a appris en même
temps que tous ces petits accès féminins, quand
ils sont soignés avec la minute et la suite nécessaires
(que, par ma part, malheureusement, je n'obtiens
pas toujours), disparaissent bien vite et se font
rapidement oublier. Comme je sais que de
votre côté on est très-prudent, très-vigilant,

comme d'autre part la Providence a mis à
votre portée, au moment opportun, les lumières
et les soins nécessaires à la situation, j'ai
pleine confiance que tout sera rentré dans
l'ordre et que vous ayez encore un paisible
fin de vacances à donner aux vôtres. Toutefois
je suis bien heureux d'avoir l'assurance
que mes explications et mes prières à cet effet
sont exaucées; et je vous suis vivement
reconnaissant si vous trouvez un minute,
une fois réinstallé à Beaune, pour me
dire, d'un mot seulement, que votre dévotion
et un peu long voyage s'est bien passé.

De notre côté, les choses ont été beaucoup
plus calmes. Et pour cause. En effet, nous
n'en sommes plus ou pas encore à la
passé que vous frémissez. Ma femme a
toujours besoin de ménagements. Elle en a
beaucoup gardé ces vacances. En les six semaines
de notre séjour dans les Voges ont été
passées par elle dans le calme le
plus absolu, presque dans l'inaction, au
point de vue de l'activité physique. Elle
semble lui avoir assez bien réussi. Nous

aurions aimé en avoir l'assurance autorisée
à Dijon, où nous passâmes voici près de
quinze jours. Mais nous ne pourrions y
remonter le 3^e régiment, puisque vous l'avez
à Jarnac. Il vaut mieux qu'il ait été
auprès de vous, votre cas étant plus sérieux.
Nous le retrouverons à la rentrée et aurons
de lui, nous l'espérons, un bon satisfait.
Quant à notre tout petit homme, il n'a, pour
le moment, besoin d'aucun médicament, grâce à Dieu.
Il pousse à merveille et nous lisons peu à peu
les diverses manifestations, je n'oserais dire de son
intelligence, mais plutôt de son instinct perfectionné
et prenant conscience de lui-même.

Mon temps a comme toujours été pris
dans les Voges par la mise à jour de
nos petites affaires de famille et par
quelques courses en montagne ou rattachant,
d'ailleurs, au même ordre d'idées. Ici ~~donc~~
j'ai plus de vrais loisirs. Elle tournerait
même au désœuvrement, grâce au mauvais
temps, qui ne nous lâche pas et rend
impraticables les chemins de bois, si je
n'avais quelques lectures en réserve.
Je me suis un peu remis, ou plutôt mis

à l'Économie politique, qui plus que jamais,
me semble appelée à jouer un rôle plus
sérieux que jusqu'ici, non seulement dans
la législation, mais dans l'interprétation
du droit positif. Il me paraît certain que le
noyau de bien des problèmes juridiques réside,
pour bonne part, dans les éléments économiques
des circonstances qui y donnent lieu. Et si
cette vérité passe encore difficilement dans
les mailles étroites et rigides de notre
système d'interprétation doctrinale, la pratique
plus avisée et plus progressive la reconstruit
en l'appliquant d'instinct. Il faudrait bien
que nous y arrivions nous aussi. Malheureusement,
l'Économie politique, telle qu'on la comprend en France,
se cantonne beaucoup trop, à mon sentiment, dans
les théories générales; il faudrait, pour nous juristes,
qu'elle descendît un peu de ces sommets
fort ennuyés, qu'elle se transformât plutôt en
économie privée et nous aidât à établir judicieusement
la balance des intérêts particuliers d'après les
critérium décisif. Ceci, si, quoiqu'on puisse dire,
ne peut venir qu'en très-haut. Et, pour ma
part, en définitive, je ne puis le trouver
ailleurs que dans la fin totale de l'humanité.
Ce qui nous ramène bon ou mal qui a
un postulat métaphysique, sans lequel,
toute science sociale reste vaine au plus empirisme.

je comprends bien que vous soyez fatigué; en
abandonnant l'étude du monde déshagant et
des questions pénitenciaires, de vous défaire
de tout l'appareil scolastique et bien stérile
au fond qui encombre encore malheureusement
tous les débats des sciences sociales. Vous m'avez
écrit quelques pages, où je veux voir un reflet
de votre petit discours sur la méthode intérieure,
et je vous remercie de m'en avoir fait si
ouvertement la confidence. - j'avoue toutefois
que je ne sais pas, a priori du moins, à priori
faire de la philosophie tout en bon aussi.
Bon marche que vous semblez vouloir faire. Et,
la psychologie par exemple, la psychologie
expérimentale surtout, ne me paraît pas
pouvoir, sans plus d'enquête, être jetée par
dessus bord. - je pense bien qu'à cela vous
allez répondre que la psychologie expérimentale
ne fait pas, à vos yeux, partie de la
philosophie, et que naturellement vous
la réservez. Mais peut-elle telle qu'elle est
encore du moins, suffire à elle toute seule
et sans un support plus solide? N'a-t-elle
pas besoin, pour subsister - comme science ou
comme méthode, peu m'importe - de certaines
vérités indispensables, ^{entre autres} notamment l'existence
du libre arbitre, qu'on l'envisage comme une
certitude objective, ou comme une hypothèse

subjectivement nécessaire. Vérité indémontrable
positivement, je la veux bien, mais profondément
sentie par chacun comme une nécessité
d'ordre social, et que les observations les plus
fines et les plus suivies des nouvelles
études ont bien pu réduire à sa juste
mesure - trop souvent dépassée par les
intérogatoires des anciennes doctrines -
mais non pas, que je sache, ébranlée
dans ce qui elle a de vraiment essentiel.

Il est vrai que, pour vous, cette vérité
comme bien d'autres, n'a aucun besoin de
la philosophie, puisqu'elle trouve sa base dans
la religion, c'est-à-dire la révélation
mystérieuse d'en-haut. Seulement, voici le
danger de cette conception. C'est qu'alors
l'on accepte les vérités essentielles et
supra-positives, il faut la foi. Or par
un mystère plus profond que tous les
autres, la foi ne semble pas, de nos jours
du moins, la chose du monde la mieux
partagée. Et alors, nous risquons fort, si
nous pouvons nous en contenter pour nous,
de ne pas nous faire entendre dans la
grande bataille des idées, où les combattants
parlent une langue fort différente de la
notre - D'autre part, est-il admissible que

Dieu ait subordonné la possession des vérités
essentielles à l'effectivité de ce don de la
grâce, qui, s'il est la semence ripart au ou
toute terre, se lève si souvent au rocher
stérile et impénétrable? Je ne puis, quant à
moi, m'en tenir à une impuissance totale
de la raison en présence des problèmes
fondamentaux qui soulèvent la conception même de
notre fin en cette société du monde.

Voilà ce que j'ai tenu à vous dire
très-faiblement pour répondre à une invitation
tout aussi sincère et dont je vous remercie de
fond du cœur. Je suis d'ailleurs qu'au fait
vous nous entendriez assez bien et à peu de
sacrifices d'idées rétrogrades. Et maintenant, oubliez
tout ce verbiage stérile de ma part. Mais n'oubliez
pas que nous sommes devenus bien fiers à
vous et à votre entourage et que, quant cette
lettre (retardée, à mon grand regret, par une absence
récente) vous parviendra, nous serons en route
sur les suites du voyage de Badam Saballe.
En tout cas, pour nous rassembler, sera bien le
très-bienvenu. - Quant à nous remonter ensemble
avant la rentrée, nous en aurions de notre
côté le plus grand désir. Sans ce possible?
Tout à cet égard dépendra de l'époque
de votre retour à Paris. Ayant été retenu
en l'étranger plus que nous ne comptions,
par une attente nécessaire à l'effet de compléter

là-bas notre réunion de famille, nous sommes
arrivés ici si juste pour la dernière moitié
des vacances, qu'il nous sera impossible
de regagner Dijon avant les tout derniers jours
d'octobre, le jeudi 29 au plus tôt. Ma femme
ayant été retenue à Dijon tout au cours de
l'année et ne pouvant sans doute encore
se promettre pour l'avenir prochain de fréquents
voyages, on tient à profiter de sa présence
ici et à la prolonger le plus possible, d'autant
plus que mon beau-père lui-même s'est
trouvée cloûé ici toute l'année par la
perte d'un ingénieur qui a fait démanteler
son personnel supérieur. Donc nous ne
pouvons compter, sans impie, nous échapper
pour regagner notre pays dijonnais, avant le
29 octobre. De plus, il nous faut encore
compter comme probable, un jour d'arrêt
au passage du Havre, les maîtres les
perspectives me rendent malheureusement
très problématique une coïncidence qui nous
rénovait avant la rentrée. Je ne fêtais
encore plus, par conséquent, de la bonne
occasion que j'ai eu, au commencement
d'août, de passer ^{assez} quelques jours ~~à~~
auxquels votre hospitalité si charmante et si intime
a ajouté dans mon souvenir la saveur la plus douce.
Espérez bien que mon cœur n'oubliera pas ces moments trop
précieux. ~~Je~~ Veuillez nous rappeler respectueusement au
souvenir de vos parents et transmettre à Madam ~~de~~ la ~~de~~ avec
les sentiments affectueux et sympathiques de mon femme ~~me~~ profond honneur
de la cause à vos enfants ~~et~~ pour vous toute mon amitié. (H. JONAS)



Monsieur Raymond Salcilles.

Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

Ligny

Été-d'Or.

près Beaune

